

ve en somme des lésions de fonctions, des épanchements de sang sous forme de pétéchies, des épanchements de sérosité quelquefois sanguinolente dans l'arachnoïde, des rougeurs arborisées ou non sur la muqueuse intestinale s'étendant au tissu des glandes, des congestions viscérales.

Dans la fièvre typhoïde d'Europe je constate l'altération simultanée ou successive d'une vingtaine de glandes agnrimées, saillantes et froncées d'abord, ulcérées ensuite, se gangrénant partiellement dans certains cas, provoquant quelquefois la perforation de l'intestin.

Je ne puis me défendre de l'idée que, dans le tabardillo l'état général domine la situation; l'état typhoïde détermine des phénomènes graves, nombreux et variés, mais qui ne laissent pas de trace, comme lésion de tissu, d'une altération constante et précise.

Dans la fièvre typhoïde d'Europe il me paraît impossible d'admettre que les lésions intestinales ne jouent pas le premier rôle; leur résolution implique la guérison, leur progrès amène la mort et cela d'une manière infaillible.

Mon dernier élément de conviction consiste dans le fait qu'un tabardillo grave qui se prolonge ne devient pas une fièvre typhoïde à ulcérations intestinales; je pense que le tabardillo aggravé deviendrait le typhus des armées et des prisons.

Voulant être bref à tout pris, j'ai été très incomplet, mais je termine par cette conclusion: que dans mon opinion et pour les raisons cidessus énoncées, le tabardillo et la fièvre typhoïde d'Europe sont deux maladies distinctes.

14 Décembre 1864

EHRMANN.

CONSIDERATIONS SUR LE TYPHUS.

Il m'a paru que c'est un devoir pour chacun de nous d'engager sa personnalité dans ce débat et d'en peser le mieux possible toute l'importance, afin de l'élargir aux proportions des malheurs dont nous sommes entourés.

Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'établir sur des données précises, le plus ou moins de ressemblance qui existe entre la dothinentérie d'Europe et les affections typhoïdes que nous observons parmi nous; il ne s'agit pas uniquement de constater que nos typhus trouvent leur analogue dans les maladies des camps et des prisons étudiées en Europe, et dans les

épidémies des centres populeux de l'Irlande ou d'autres lieux. Cette manière d'envisager le sujet a son intérêt sans doute et je me plais à reconnaître que la question posée de la sorte a été traitée, dès 1845, par notre savant collègue, Mr. Jimenez, avec un talent qui honore cette école. Mais à côté de ce point de vue, nous ne saurions nous empêcher de remarquer d'une manière plus absolue le triste tableau des maux qui nous entourent et de reconnaître, qu'en outre des analogies qu'il est important d'y constater avec des affections observées en d'autres pays, nous avons à nous préoccuper d'une originalité incontestable dans l'étiologie et dans la marche de nos typhus. C'est à ce double point de vue seulement que je vous demande la permission de vous exposer aujourd'hui ma pensée.

Les typhus observés en Europe, je veux dire ceux qui n'ont pas les lésions intestinales pour phénomène dominant, ont ceci de généralement caractéristique qu'ils se développent le plus souvent sous forme d'épidémie. Ils sont simplement endémiques dans un bien petit nombre de localités et, alors encore, ils se déclarent parmi les hommes agglomérés, vivant ensemble d'une vie de misère, mal nourris, mal vêtus, mal abrités par le domicile. Le plus communément ce sont les armées et les prisons qui leur servent d'aliment, et même dans ces cas, en outre de l'encombrement qui est la cause la plus avérée de la maladie, les épidémies ont une prédilection spéciale pour les villes assiégées, pour les campements difficilement entretenus de vivres; c'est-à-dire pour les hommes trop immédiatement en contact et nourris d'une manière défectueuse ou insuffisante.

Je demanderai maintenant aux honorables collègues qui m'entourent si ces circonstances exceptionnelles sont indispensables pour développer le typhus parmi nous. Je n'hésite pas, pour ma part, à me prononcer pour la négative. Ce n'est pas que les villes populeuses du Mexique, surtout celles que des circonstances inhérentes à la topographie et à l'incurie administrative rendent habituellement malpropres, ce n'est pas, dis-je, que ces villes n'offrent les plus fréquents exemples des épidémies dont nous nous occupons. Mais qui de nous ignore que les campagnes n'en sont pas exemptes? Des cas endémiques s'y voient fréquemment, non pas seulement chez les travailleurs subalternes d'habitude mal alimentés; on observe encore le typhus parmi les employés supérieurs, parmi les propriétaires eux-mêmes et, pour ma part, je compte dans mes souvenirs un grand nombre d'habitants de la vallée de San Martin qui ont été victimes de cette maladie. Qu'on me permette de payer ici un juste tribut de regret à notre honorable confrère, le Dr. Dujat, que le typhus nous enlevait en 1855 au milieu de l'air le plus pur et dans l'isolement de l'une des plus belles *haciendas* de la vallée de Texmelucan.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Messieurs, vous le savez comme moi, ce n'est

pas d'aujourd'hui que cette maladie désole l'Anahuac. Quelqu'imparfaites que soient les descriptions qui nous ont été laissées du Matlazahuatl, nous avons bien des raisons de croire que ce fut un typhus entero-hémorrhagique. Je n'ai jamais été à même de faire des recherches sur cet épouvantable fléau et j'ose émettre le vœu que notre habile chroniqueur, Mr. Reyes, nous dévoile un jour ce point important de nos annales médicales. En attendant, je me crois en droit de classer cette peste dans le cadre qui nous occupe aujourd'hui. Mais, indépendamment de ce fléau, n'est-ce pas assez de porter ses regards partout sur le haut plateau pour y voir à tout instant, ici l'épidémie, là le cas isolé, un jour dans la ville, plus tard au milieu des campagnes, concours de circonstances bien propres à nous donner la conviction que l'agglomération des hommes nous est nuisible, sans doute, mais que l'encombrement n'est pas nécessaire pour que nous soyons atteints du typhus isolément ou par groupes?

C'est là, Messieurs, une vérité que vous trouverez difficilement l'occasion d'appliquer à d'autres pays. Que dis-je? Cette vérité n'est pas même applicable au Mexique tout entier. J'ai le privilège que me donnent à la fois mon âge et mon humeur nomade d'avoir observé dans plusieurs localités de l'Empire. J'ai acquis le droit de vous affirmer que dans le Yucatan les affections typhoïdes, sans être extrêmement rares, ne sont pas très fréquentes et qu'elles n'y acquièrent pas, surtout, le caractère épidémique. Mais j'ai à vous y signaler une circonstance qui vous paraîtra digne d'intérêt, c'est que le typhus du Yucatan n'est pas autre chose que la dothinentérie d'Europe avec sa diarrhée du début et ses lésions graves de l'intestin. Je puis en dire autant pour le peu de cas de cette maladie que l'élément paludéen laisse se développer dans l'Etat marécageux de Tabasco.

Ainsi donc, les affections typhoïdes qui règnent sur la côte du golfe ne sont pas les mêmes que celles que nous observons sur la plateau. Je ne veux pas m'aventurer à prétendre que ce contraste continuerait à se faire remarquer si le parallèle que je viens d'établir s'étendait à toutes les localités qui s'approchent du niveau de la mer. Si j'avais cette prétention d'une manière absolue, elle serait démentie par des faits observés sur ce continent, puisque des villes du nord des Etats-Unis possèdent des typhus analogues à ceux de l'Anahuac. Malgré cela, ceux qui connaissent la tendance de mon esprit à donner une très haute importance à la question des niveaux dans la production des maladies ne seront pas surpris que je sollicite une enquête sur ce point important, du moins en ce qui regarde la partie intertropicale du Mexique. Je voudrais que nos correspondants des côtes nous disent ce que les autopsies leur ont révélé. Je ne pense pas que personne pût voir avec indifférence le résultat de ces investigations s'il arrivait qu'il pût se résumer par cette proposition: "les typhus sont purement nerveux ou adynamiques

sur le haut plateau; ils sont dothinentériques sur les niveaux inférieurs." Ce n'est pas, d'ailleurs, sans en trouver la preuve dans le passé, que je me livre, quant à moi, à cette croyance. Les épidémies les plus meurtrières de Matlazahuatl respectèrent presque toujours les contrées basses du pays. Bien que l'on rapporte les atteintes qu'Acapulco et Tampico eurent à en souffrir, ce furent évidemment deux exceptions. Du côté de Vera Cruz la maladie ne dépassa pas le niveau d'Orizaba. De sorte que, pour un observateur philosophe, c'est un spectacle digne d'admiration de voir les deux typhus les plus originaux de cette partie du monde, le tabardillo et le vomito, niveler pour ainsi dire leur puissance par une ligne qui leur est commune. Et n'est-ce pas surprenant que l'un puise des éléments de force là même où l'autre est obligé de s'éteindre!

En attendant qu'une enquête sérieuse ait éclairci ce point intéressant de nos mystères, permettez-moi, Messieurs, de vous présenter comme fort digne d'intérêt ce fait déjà connu, qu'à latitude égale et à 300 lieues de distance, le Yucatan et l'Anahuac présentent deux influences distinctes qui inpriment aux affections typhoïdes deux cachets différents: la fièvre pétéchiale sur les hauts plateaux; la dothinentérie au niveau de la mer.

Quoiqu'il en soit de ce parallèle, il est du moins irrécusable que les affections typhoïdes sont très communes parmi nous. Je ne crains pas d'ajouter qu'elles sont réellement produites par les circonstances météorologiques faites par l'altitude à l'air que nous respirons. Vouloir soutenir le contraire ce serait s'engager dans un débat où le contradicteur viendrait échouer contre l'évidence des faits. Nos typhus, en effet, ne sont pas toujours produits par les mauvais soins de l'hygiène urbaine, puisqu'ils sont souvent observés au milieu des campagnes les mieux aérées. Ils ne sont pas uniquement causés par l'encombrement, puis qu'on les observe dans des habitations isolées. Ils ne proviennent pas essentiellement d'une alimentation insuffisante ou malsaine, puisqu'ils font de fréquentes victimes dans les classes aisées de la société. Dans le présent et dans le passé, ces épidémies épargnent ou ont fort peu frappé les niveaux inférieurs. . . . Pourriez-vous donc, être surpris de m'entendre affirmer que si la fièvre pétéchiale sévit parmi nous, c'est parceque nous vivons dans les environs de 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer?

Il y a, Messieurs, dans la constatation de ce fait un évènement important au point de vue de l'histoire de la médecine. Il ne peut pas être, en effet, indifférent pour nous d'effacer, des croyances européennes, cette erreur qui s'y trouvait jusqu'à ce jour parfaitement enracinée, savoir: que les climats délicieux des hautes Andes préservent leurs habitants des invasions du typhus. Vous pouvez constater cette croyance erronée dans le livre intéressant de Mr. Lombard, de Genève, notre maître à tous en climatologie de

montagnes. Cet habile praticien nous dit, en effet, page 65 de son travail sur les *Climats de Montagnes* : “La fièvre typhoïde ne sévit que très rarement dans les hautes montagnes Elle n'est cependant pas complètement inconnue au Mexique.” J'ai pu moi-même constater cette pensée, si peu d'accord avec les faits, lorsqu'à Paris j'ai été prié par les chefs de différents ordres de notre corps expéditionnaire de vouloir bien contribuer à garantir la santé du soldat par l'exposé de mes idées sur la climatologie de nos hauts plateaux du Mexique.

Ce qui se débat aujourd'hui parmi nous, Messieurs, est donc destiné à sortir de cette enceinte. Nos paroles sont appelées à faire tomber des illusions et à établir une vérité qui entre pour la première fois dans la science. Jusqu'à ce jour, l'air des montagnes était l'air vivifiant par excellence. C'est à nous, Messieurs, de dire que cet air pur n'est vivifiant que jusqu'à certaines limites d'altitude au-delà desquelles l'adynamie accable nos malades et le typhus décime les populations. Ma voix isolée l'a proclamé à Paris en 1861; notre honorable président vient de le constater par les paroles qui terminent une de ses allocutions dans cette enceinte; nous l'affirmerons sans doute tous ensemble et le fait sera désormais inscrit en Europe dans les annales de la science.

Nous aurons alors à consigner, pour l'instruction de nos confrères d'outre-mer, ce fait qui vous aura paru, comme à moi, digne du plus vif intérêt : pendant que, dans ce moment et depuis environ deux mois, le typhus décime plusieurs centres importants de population sur les plus grandes hauteurs du plateau, les hommes du corps expéditionnaire français paraissent en être presque complètement exempts. On peut assurer que cela arrive à Zacatecas, malgré quelques exceptions déplorables. Et cependant, il y a environ un mois, notre distingué confrère, Mr. Mellet, chef du service de santé mexicain, m'affirmait que, sur 61 malades présents à son hôpital, vingt étaient atteints de typhus, tandis que nos troupes françaises étaient à peine frappées par cette maladie. On dit à cela que le soldat français, bien nourri, assujéti à une discipline sévère, propre, convenablement logé, est moins sujet par cela même à contracter une maladie infectieuse. J'admets que cette explication ne manque pas d'intérêt, mais elle est loin de rendre compte de cette heureuse immunité de nos troupes. S'il est vrai de dire, en effet, que ces soins d'hygiène les mettent dans des conditions meilleures que celles où le soldat mexicain se trouve ordinairement placé, ou ne saurait admettre que l'hygiène de notre armée soit préférable à celle que l'on observe à Zacatecas dans les bonnes maisons. Or, dans cette ville, les établissements de commerce les mieux tenus ont eu des victimes. Il y a donc, dans cette prédilection étiologique dont jouissent nos troupes plus qu'un fait de bonne administration. Je vous prie de me permettre d'y constater, à côté de l'in-

fluence générale du climat s'exerçant sur tout le monde, une prédisposition individuelle plus ou moins grande pour céder à cette influence, selon que les sujets ont subi plus ou moins longtemps l'action climatérique de l'Anahuac. Je suis d'autant plus fondé dans cette croyance que cette immunité dont nos troupes jouissent aujourd'hui ne s'observe nullement chez les résidents étrangers qui ont passé de longues années sur le haut plateau; car personne d'entre nous n'ignore que le typhus compte pour une large part dans leur statistique mortuaire. Encore en ce moment, au milieu de l'immunité de nos troupes, un confrère recommandable, un esprit distingué vient de payer son bien regrettable tribut à l'épidémie de Zacatecas. Vous savez tous que je veux parler du Dr. Robinet, et chacun de vous voudra saluer d'un dernier adieu ce médecin justement estimé.

Il est donc vrai de dire que l'action continue du haut Anahuac sur les étrangers n'est pas l'occasion d'une habitude préservatrice au point de vue du typhus. On peut même assurer que, sous ce rapport, les nouveaux venus sont plus favorisés, car on les voit rarement atteints de cette maladie aux premiers temps de leur séjour. Lorsque, contrairement à cette règle, les étrangers contractent le typhus en arrivant sur l'Anahuac, de nombreuses autopsies paraissent indiquer que leur tempérament exotique conserve une idiosyncrasie spéciale qui concentre dans l'abdomen les effets dominants de l'affection, à la manière des typhus dothinentériques d'Europe. Le corps auxiliaire belge, arrivé récemment à Mexico, en a fourni des exemples. Tant il est vrai que le tabardillo de l'Anahuac n'imprime guère ses vrais caractères qu'aux sujets déjà prédisposés par une longue influence climatérique.

Pour toutes les raisons que je viens d'exposer, je crois être fondé à prétendre que le typhus du centre du Mexique trouve une de ses plus redoutables parts d'étiologie dans les niveaux élevés et dans l'action affaiblissante que ces niveaux exercent sur leurs habitants.

Vous pensez bien, Messieurs, que ce n'est pas pour rechercher une satisfaction vaine de l'esprit que je me livre ainsi à ces investigations étiologiques; car aucun de vous ne doute des rapports qui lient les traitements des maladies avec les causes qui les ont produites.

Les causes, d'ailleurs, qui s'exercent parmi nous paraissent avoir la propriété d'imprimer au typhus des caractères qui donnent à sa marche une physionomie originale. Je ne veux pas prétendre que l'essence primordiale qui sert de base dans tous les pays à ce genre d'affection soit changée sur l'Anahuac; mais je veux dire que le typhus y affecte souvent une forme qui, sans produire des changements radicaux dans les manifestations du mal, altère du moins l'ordre de leur succession et l'intensité de quelques unes d'entre elles. C'est ici que je demande la permission de rapporter ce que j'ai ailleurs écrit.

“En portant sur ma clientèle mes regards attentifs et justement cons-
“ternés, je me demandais bien souvent non sans raison si l’adynamie typhoi-
“de ne domine pas la pathologie de l’Anahuac. Et par ces mots, je ne pré-
“tends par dire que la fièvre typhoïde proprement dite y soit d’une extrê-
“me fréquence; mais que l’état général qui caractérise l’empoisonnement
“typhique ajoute sa mortelle influence à d’autres maladies dont le début
“n’avait rien de commun avec ce type justement redouté. La pneumonie
“nous en offre bien des exemples. Nous sommes encore fondé à affirmer
“que cette complication se mêle fréquemment à d’autres phlegmasies et que
“très souvent le typhus jugé essentiel n’est que la superfétation de fièvres
“dont la nature, bénigne au début, emprunte plus tard ses dangers graves
“à cette maligne influence. La fièvre typhoïde, comme dotynentérie est en
“effet un mal rare sur l’Anahuac.”

Telles furent mes paroles en 1861. Aujourd’hui, comme alors, je suis d’avis que le typhus domine parmi nous la pathologie des maladies aiguës ainsi que l’anémie forme le fond le plus ordinaire de la pathologie des maladies chroniques. Il en résulte souvent dans les affections une marche insidieuse qui leur donne une physionomie vague et mal déterminée. Qui de nous en voyant un fébricitant pour la première fois, avec fièvre modérée sans céphalalgie, sans courbatures des membres, sans abattement des forces, sans diarrhée, sans toux... qui de nous, dis-je, se hazardera à affirmer que la maladie ne présentera dans son cours aucune gravité? Sur quoi s’appuierait-il pour donner ce pronostic? Le début de nos typhus a-t-il l’habitude de revêtir une forme classique? et qu’elle serait alors cette forme? Est-ce, comme en Europe, celle qui nous présente le malade avec une face vultueuse, l’œil injecté, le regard indifférent, la céphalalgie intense, le délire continu? Notre forme la plus ordinaire n’est-elle pas celle qui consiste en une réunion de symptômes légers en présence desquels l’habitude des déceptions nous a rendus prudents et réservés? Chacun de nous est à chaque instant appelé auprès de malades qui présentent des symptômes d’une fièvre essentielle sans caractère. Souvent vous aurez vu, comme moi, des sujets ayant un pouls fébrile sans autre symptôme, refuser de se coucher et d’observer un régime sévère, tant ils se croient libres de tout danger. Cependant, vers le 8e. jour, ils sont tout-à-coup pris de délire; leur peau se couvre de taches rosées ou de pétéchies; lataxie s’empare d’eux, quelquefois le coma tranquille, et ils meurent dans deux ou trois jours. Ces cas bénins ou obscurs au début ne forment-ils pas la majorité des typhus que nous observons? Cela est du moins ainsi dans ma pratique personnelle; si bien que j’en ai retiré la conviction que beaucoup de mes malades, ainsi qu’on peut avoir des pneumonies à forme typhoïde, n’ont souvent au début que des fièvres fort simples qui se compliquent plus tard d’un élément typhique comme je le disais en 1861.

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que la fréquence de pareilles formes puisse nous laisser indifférents dans l'étude à laquelle nous sommes aujourd'hui livrés. Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'en Europe, à Paris surtout, les praticiens sont souvent obligés de se préoccuper de certaines constitutions pathologiques exceptionnelles qui donnent une marche irrégulière, anormales, à toutes les maladies aiguës. Je me souviens d'un hiver pendant lequel les médecins des hopitaux n'osaient plus saigner leurs malades dans les états inflammatoires les mieux marqués, l'expérience du moment leur ayant appris qu'un *quid ignotum* agissait sur eux pour les faire tomber dans un état adynamique redoutable. Je me demande, Messieurs, si ce *quid ignotum* qu'on ne redoute ailleurs qu'accidentellement, nous, ne l'avons par parmi nous d'une manière constante. C'est lui qui pèse sur nos pneumonies, c'est lui qui, au milieu d'une épidémie de fièvres muqueuses nous donne tout-à-coup, sans préambules, sans prodrômes, sans accidents antérieurs d'une nature maligne, l'état typhoïde le plus marqué et la mort la moins attendue.

J'ai voulu, Messieurs, vous amener à reconnaître que la marche de nos typhus est trop souvent irrégulière pour qu'il soit possible d'admettre toujours l'essentialité du début et pour qu'on ne soit pas forcé d'y reconnaître une complication. Cette anomalie dans les manifestations et la fréquence d'épidémies plus franches sont bien propres à nous donner la pensée que les conditions climatiques au milieu desquelles nous vivons nous portent d'une manière très ostensible vers une constitution pathologique qui a l'adynamie et les états typhoïdes pour base de prédilection.

Aussi, croirais-je, Messieurs, que rien ne serait plus propre à démontrer notre sollicitude pour la santé des hommes au milieu desquels nous vivons, que d'établir parmi nous une commission permanente des épidémies qui aurait surtout pour mission de recueillir et d'éclairer tout ce qui se rattache aux typhus des hauteurs du Mexique.

DR. JOURDANET.

OBSERVACION DE TIFO RECOGIDA POR EL SR. D. G. SERVIN.

El dia 13 de Diciembre de 1864 entró á este hospital de San Pablo, Juan Mateo, que es natural de San Bartolo, de 45 años de edad, de una buena constitucion, soltero y de oficio carpintero. Dice que lleva ocho dias de enfermedad, habiendo comenzado por un calosfrío general, dolores en la cabe-